

Nicolet, route de Port-Saint-François

Robert Richard

Numéro 110, automne 2006

Compassion

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/14202ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Richard, R. (2006). Nicolet, route de Port-Saint-François. *Moebius*, (110), 25–30.

ROBERT RICHARD

Nicolet, route de Port-Saint-François

*À Rama, une voix se fait entendre, une plainte amère ;
c'est Rachel qui pleure ses fils.
Elle ne veut pas être consolée pour ses fils,
car ils ne sont plus.*

La Bible, livre de Jérémie, chapitre 31, verset 15

Je m'attendais au pire, mais j'étais loin de la réalité. Son regard faisait penser à une bougie qu'on vient d'éteindre, je ne me sentais pas à ma place devant lui, mais depuis deux jours déjà j'éprouvais le désir de m'approcher de cet homme, et en cette fin d'après-midi j'étais bien là. *Sylvain ? J'arrive du Centre d'entraide. Y avait ça pour toi. Je me suis offert pour... J'avais la gorge serrée... pour te l'apporter. Je bénissais le ciel : des pots de sauce à spaghetti cuisinée par des gens qui voulaient bien faire, aider, comme moi. Ben... Entre, dit-il ; il ne savait pas plus que moi comment réagir. Il tenait un enfant d'une quinzaine de mois dans ses bras.*

Je posai les pots sur la table de la cuisine. *Tu te souviens peut-être pas de moi, dis-je. On s'est rencontrés l'an passé au baptême de ton garçon.* Il me fixa en berçant l'enfant. *Ton visage m'est pas inconnu. Tu serais pas l'ex de Carmen ?*

Pas vraiment, répondis-je... Le gars en blanc, en avant, au baptême...

Ah, s'excusa-t-il, O.K., ça me revient. Son visage se rembrunit immédiatement. *On va donc se revoir lundi pour Éliane ?* Sa voix venait de changer de registre. *Euh...*

Oui. Nous regardions tous les deux les pots, en silence, puis il a dit : *J'ai pas dormi depuis cinquante heures, je pense.*

Le lundi suivant allait être jour de funérailles. Une cérémonie de plus dans ma vie, mais celle-là allait être très particulière. Petit à petit, dans ce silence que je respectais, une sorte de trac s'est emparé de tout mon corps, mais ce trac était sans doute là avant, bien entendu. Je vis alors un autre enfant assis plus loin, en train de dessiner ce qui me semblait être un oiseau. Je me suis approché de lui, on peut dire que sa présence était providentielle et me permettait de garder une certaine contenance. *C'est quoi ton nom ?* dis-je au jeune artiste. *Thomas,* répondit l'enfant en continuant son dessin. *Tu es grand pour faire un beau dessin d'oiseau comme ça...* dis-je ; je me sentais tout à fait imbécile. *J'ai six ans. C'est pas un oiseau, c'est 'Liane. C'est parce qu'elle est au ciel.*

J'aurais tellement voulu dire à Sylvain et à Thomas que je comprenais ce qu'ils vivaient, que je le partageais, mais quelque chose manquait pour que je m'estime crédible. On ne m'avait pas arraché ma fille ou ma sœur un matin où le soleil promettait le printemps. Personne ne pouvait être là où le drame les avait menés.

C'était deux jours auparavant. Ce qui aurait dû être une journée de rires d'enfants, de concours de boules de neige, de cheveux collés dans la tire, de chevaux qui suscitent les *Oh!* et les *Ah!* de bon grand-père racontant près d'une bouilloire comment de l'eau d'érable peut par miracle se transformer en sirop... Ce devait être une journée de rires, mais c'était devenu, à cause du soleil qui brillait trop, justement, une succession d'heures affolées ponctuées de sirènes d'ambulances et de bulletins spéciaux. Les érables ont pleuré tant qu'ils ont pu, il n'y avait plus de joie. Sept enfants étaient morts, dont la petite Éliane, et un autre luttait pour sa survie.

On frappa à la porte.

Tu... Tu attendais quelqu'un ? dis-je à Sylvain. Je venais de m'asseoir auprès de Thomas. Je lui avais proposé d'être son assistant, c'est-à-dire son passeur de craies de couleur. *Pas vraiment,* dit-il. *Anyway, ça frappe tout le temps de ce temps-là.* Comme paroles qui portent, on ne

pouvait trouver mieux. Au même moment, le téléphone sonna, et Sylvain répondit plutôt que d'aller ouvrir. À entendre les bribes de conversation, je saisis que la mère de la blonde de Sylvain s'offrait pour prendre les deux fils avec elle pour le reste de la journée. À la porte, on insistait. Je me risquai à aller ouvrir à un jeune homme, vingt-deux ou vingt-trois ans. *Bonjour. Je suis reporter pour Le Citoyen*, dit-il avec un léger accent anglais.

La colère monta en moi. Je me retournai pour prendre avis auprès de Sylvain, mais je ne vis que son plus jeune, par terre, au milieu de figures géométriques en plastique coloré. Levant les yeux, j'aperçus Sylvain dans la pièce à côté qui rassemblait des effets pour ses deux fils en prévision de leur séjour chez leur grand-mère. Il cherchait vraisemblablement sans trouver, impatient, malhabile. Je pris l'enfant dans mes bras et m'assis à nouveau près de Thomas. J'invitai le reporter à s'asseoir, bien décidé à m'occuper de l'affaire rapidement.

Vous êtes le père de Morgane ? dit le journaliste. *Éliane*, répondis-je sèchement. *Non, je ne suis pas son père. Bon, écoutez-moi bien. Depuis deux jours, les médias du Québec entier et même au-delà débarquent ici. On ne connaît pas la cause exacte du drame, mais je réponds de la part de tous les parents concernés que la jardinière d'enfants n'est pas tenue pour responsable. Alors, cessez vos suppositions. Nous ne sommes pas à la recherche d'un fautif, monsieur, nous sommes en deuil.*

Je regardais l'homme devant moi, droit dans les yeux. Sa physionomie exprimait tout sauf de l'insensibilité. Je pense qu'il comprenait lui aussi qu'il n'était pas à sa place. Sans doute avait-il eu le mandat de ramener du neuf de cette affaire, même s'il n'y avait plus rien à dire. *Euh... Comment elle était... Éliane ?* risqua-t-il. Je le sentais désormais très mal à l'aise, je m'en voulais. *Comme tous les enfants de quatre ans*, lui dis-je. Mon ton demeura agacé mais je me sentis tout à coup comme un bourreau. Je me repris. *Pour ses parents, c'était la plus belle enfant. Elle était pleine de vie. Éliane était rieuse, inventive, jaccasseuse.*

En disant cela, je réalisai que, pas plus que mon interlocuteur, je ne connaissais l'enfant dont je parlais. Je m'inspirais plutôt du bébé que je serrais encore plus fort

dans mes bras. Celui-ci babillait comme si rien de ce qui s'était passé ne l'atteignait, ce qui était, ma foi, évident. J'espérais qu'il souscrive à ce que je venais de dire de sa sœur. Non, je ne connaissais pas Éliane mais j'avais vu les effets de la mort dans le cœur de son père. Je mesurais avec imprécision la douleur que j'effleurais. J'étais confronté à mon impuissance. Des pots de sauce à spaghetti dans une cuisine où ne résonnerait plus jamais le rire d'Éliane, devant le manque qui ne quitterait plus jamais cette famille... Rien, tout ça. Rien. J'étais terrorisé. J'aurais presque voulu que cette enfant morte soit la mienne tellement ç'aurait été moins compliqué pour moi en ce moment. J'en voulais à Dieu de n'être pas plus utile, d'être aussi insignifiant.

J'entendais toujours Sylvain dans la chambre d'à côté. Sa lenteur m'exaspérait, et je regrettais d'éprouver pareil sentiment. Je ne savais plus quoi faire. J'aurais voulu qu'il foute le journaliste à la porte. Moi, j'en avais envie mais je n'osais pas. Je n'étais pas sous mon toit, mais où est mon toit ?

Écoutez, monsieur... dis-je. Rose, m'interrompit-il. David Rose.

Écoutez monsieur Rose, je pense que vous n'avez plus rien à faire ici. Je disais cela pour moi-même, évidemment. Vous n'apprendrez rien de plus. Vous savez déjà que la mort d'une enfant impose moins de paroles que le silence.

Je comprends, monsieur, reprit-il, je comprends. Puis-je tout de même vous demander qui vous êtes par rapport à Éliane ? Cet homme n'était pas antipathique. Disons que je suis un ami de la famille, repris-je. Et mon nom ne vous servirait à rien.

Que pouvais-je dire d'autre ? Je n'étais certes pas un ennemi mais je venais de forcer la vérité. Au fond, qu'y avait-il de si différent entre ce David Rose et moi ? Il était moins voyeur que je ne l'avais présumé, et moi plus que je ne voulais me l'avouer. Qu'est-ce que je savais de cet homme qui – je pensai dès lors que c'était pour sa survie professionnelle – devait accomplir la partie la moins glorieuse de son travail ? Peut-être était-il lui-même papa ? Avait-il perdu une sœur dans le passé ? Saisissait-il, au fond, mieux que moi ce drame ? Il se leva en me tendant

la main. *Je vous remercie, monsieur. Désolé de vous avoir dérangé. Je sais que c'était beaucoup demander... Voici ma carte.* Je saisis la carte d'une main, tout en tenant le bébé de l'autre. Son regard me donna l'étrange impression de le connaître depuis longtemps. *J'apprécie,* dis-je. Je venais de remarquer l'heure à l'horloge de la cuisine. Notre entretien m'avait semblé long mais il n'avait duré que quelques minutes. *Bon reportage, David Rose,* lui dis-je enfin.

Quelque chose venait de se passer en moi. Curieusement, je me sentais reçu. L'innocence de son visage, la bonté de ses traits juraient avec tout ce que j'avais pu penser de lui. Je pressentais une honte en lui, une honte qui nous était commune, celle de ne pas être plus utiles dans la vie de cette famille amputée. Je pense avoir compris à ce moment-là combien j'avais été moi aussi attiré par ce malheur, en quelque sorte, et que ça ne faisait pas forcément de moi un vautour. J'avais voulu m'associer à l'autre dans sa misère mais je ne pouvais le faire que partiellement, et gauchement. Je me cherchais une affinité, une parenté avec Sylvain, Thomas et son petit frère, et la mère d'Éliane.

Je regardais David Rose s'éloigner de la maison quand je m'aperçus que le bébé s'était endormi. Il s'était apaisé en même temps que moi.

J'entendis Sylvain derrière moi et le vis sortir sur le perron comme si le feu l'y avait obligé. Il siffla le journaliste. *Sylvain ! Laisse-le partir...*, dis-je, mais je me trompais sur ses intentions. David Rose se retourna. *Viens icitte !* cria Sylvain.

Le journaliste revint, aussi surpris que craintif de la tournure des choses. Sylvain lui tendit une photographie. *Tu veux savoir comment était ma fille ? Tiens...* David prit la photo, hésitant. *Merci,* dit-il, sans rien ajouter. Oui, il saisissait la noblesse du silence. Il jeta un dernier regard vers nous, et s'en retourna pour de bon.

Je n'ai plus revu David Rose, mais je me souviens que je retenais mes larmes.

Je m'étais amené avec un vague désir de compassion, ou alors de partage, envers Sylvain et les siens, et j'en éprouvais maintenant au moins autant pour David Rose.

Grâce à lui sans doute, je me suis senti libéré d'une tâche que je m'étais imposée et que je ne pouvais pas accomplir. Pour aider Sylvain, je n'avais qu'à être silencieux. Tout ce qu'il était possible de faire, c'était de rester un moment avec lui, qui ne demandait rien de plus que de dire comment était Éliane.